

DOSSIER

Consommation et niveau de vie au XIX^{ème} siècle

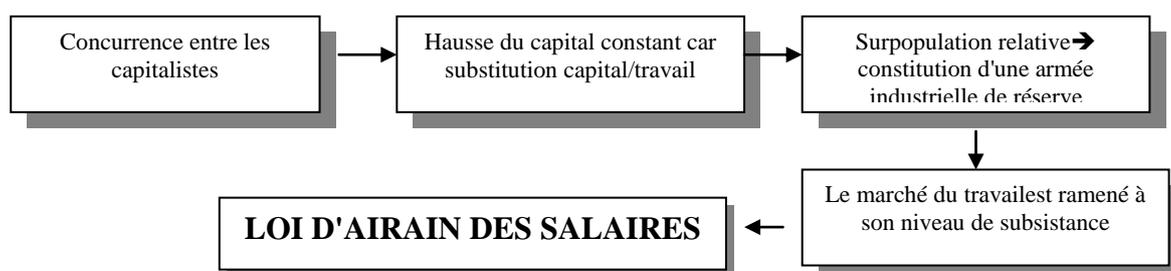
1. L'évolution des revenus au XIXe siècle

a) Le rôle des salaires est déterminant.

Deux périodes se succèdent au 19^{ème} :

Fin 18^{ème} → 1870: les évolutions sont globalement défavorables pour les salariés car les salaires nominaux sont à des niveaux très bas, stagnent ou baissent parfois, d'où une grande instabilité. Le salaire est une variable d'ajustement, fortement lié à l'activité économique (il suit de près les cycles Juglar) → caractérise un mode de régulation concurrentiel (théorie de la régulation, à développer un peu).

Les analyses de Marx permettent de comprendre la logique sous-jacente: reprenant les idées de Ricardo (théorie de la valeur travail), Marx développe la théorie de la loi d'airain des salaires:



De 1870 à la 1^{ère} guerre mondiale: le profil se modifie; en longue période, on observe une croissance quasi interrompue du salaire nominal: la rigidité à la baisse devient plus nette, mais le salaire continue à jouer un rôle de VARIABLE D'AJUSTEMENT.

b) La mise en lumière de la loi d'Engel.

La loi d'Engel se vérifie progressivement.

Au cours de la seconde moitié du 19^{ème}, les études sur les dépenses des ménages se multiplient. Cette floraison s'explique par des raisons morales et hygiénistes (cf. Dr Villermé) face aux dégâts de l'industrialisation: pauvreté, délinquance, morbidité

Les premières études (Villermé) sont assez descriptives. Mais E. Engel inaugure en 1857 une analyse statistique des budgets des ménages ouvriers à partir de données belges et allemandes (Royaume de Saxe).

	Famille pauvre	Famille moyenne	Famille aisée
Nourriture	61	55	50
Vêtement	15	18	18
Habitation	10	12	12
Chauffage, éclairage	4	-	-

Education	2	3.5	5
Autres services	3	10	15

En France, ces enquêtes sont quasi inexistantes jusqu'au milieu du 19^{ème}. Les renseignements statistiques commencent à être recueillis avec rigueur à partir de 1880 par F. Le Play (1806 – 1882) et son école d'observateurs sociaux: c'est la méthode de la monographie

Engel utilise 9 postes de dépenses et 3 classes de ménages:

Pour chacun des groupes, il calcule la moyenne des dépenses par poste et obtient les coefficients budgétaires.

La principale conclusion de cette enquête est bien connue: la part consacrée à l'alimentation décroît quand le revenu augmente: c'est la **loi d'Engel**.

D'autres enquêtes montrent le même phénomène: travaux de F. Le Play sur les mineurs de Carmaux: la part de la nourriture n'est jamais inférieure à 62% au cours du 19^{ème}.

➔ **L'échelle des dépenses relatives à la nourriture traduit très nettement celle des conditions sociales.**

Au début du 20^{ème} siècle et à la veille de la 1^{ère} WW, la part de la nourriture est partout en retrait. C'est encore le 1^{er} poste de dépenses des ouvriers (jusqu'à la fin des années 30 la structure des dépenses ouvrières reste remarquablement stable) mais plus chez les employés et la petite bourgeoisie. De plus, multiplication des postes nouveaux de dépenses (loisirs, santé ...) qui annoncent la future société de consommation. ➔ libération progressive de la tyrannie de la nourriture.

Conclusion: la loi d'Engel est-elle réellement vérifiée ?

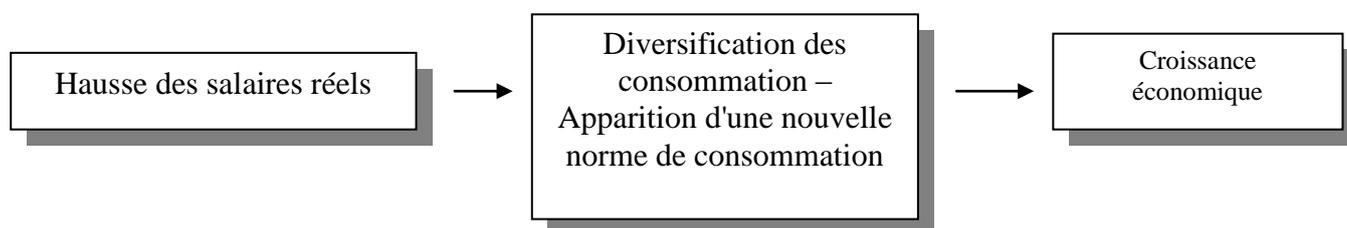
Selon les travaux de M. Levy-Leboyer et F. Bourguignon, deux périodes doivent être distinguées: Début 19^{ème} – 1870: croissance des dépenses primaires proportionnelle à celle des dépenses totales.

Après 1870, la loi d'Engel est vérifiée Plusieurs facteurs ont joué un rôle déterminant:

baisse du prix réel des biens

hausse des salaires réels après 1880 (doc. 2)

Apparition dans l'entre-deux guerres d'une nouvelle articulation économique:



2. Ces évolutions se traduisent en termes de niveau et de genre de vie.

a) Le monde ouvrier est marqué par la précarité.

Durant la 1^{ère} moitié du 19^{ème}, la condition prolétaire est marquée par la "loi d'airain des salaires": paupérisme généralisé, exploitation sans bornes, journées de L ..., mortalité infantile très forte (Villermé, Engels).

Amélioration dans les décennies suivantes: reflux de la journée de travail, premiers règlements sur le travail des enfants, diversification de la consommation (mais aussi développement de l'alcoolisme). La généralisation de la scolarisation marque une étape importante.

Mais l'absence de PS fait que la condition ouvrière reste marquée par la précarité: les lois bismarckiennes restent une exception au 19^{ème}.

b) La paysannerie se transforme lentement.

Les particularismes locaux et le repli sur soi sont remis en cause par deux évolutions fondamentales:

le désenclavement économique et social par le chemin de fer (croissance de l'exode rural)

la scolarisation des enfants (recul des patois ...).

Baisse de l'autoconsommation

Mais reste encore marquée par une forte astreinte au travail et de médiocres conditions d'existence.

c) Les classes sociales favorisées bénéficient du développement de l'économie marchande urbaine.

Développement d'une consommation bourgeoise de masse, visible par l'essor des grands magasins

→ Le "Bon Marché" d'Aristide Boucicaut; "le client est roi" (1869) cf Zola

Diffusion progressive des premiers biens durables modernes: radio, téléphone ...

L'unité des classes bourgeoises se fait sur un certain nombre de valeurs:

- ordre
- travail
- épargne

mais les deux dernières se perdent dans la génération de la fin du 19^{ème} avec le développement des loisirs, des voyages et des vacances: les signes de l'oisiveté veulent témoigner de la non-appartenance au monde du travail et jouent un rôle de distinction sociale.

Les sociologues de la fin du 19^{ème} analysent ces phénomènes, notamment **Thorstein Veblen** "Théorie de la classe de loisirs" (1899) développe la notion de "consommation ostentatoire" (cf Bourdieu et la distinction).

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

LES GÉNÉRATIONS BOURGEOISES

Propriété et absence de travail physique caractérisent, pour l'ensemble du XIX^{ème} siècle, les générations bourgeoises. Et pourtant les différences d'un pays à l'autre ou plus encore d'une génération à l'autre sont considérables.

a) "Le bourgeois conquérant"

Malgré un certain nombre d'images simplificatrices, les "self made men" sont relativement peu nombreux. Ils alimentent certes la chronique dans la période de l'après-guerre civile aux États-Unis où quelques fortunes colossales s'édifient en peu de temps à partir de rien. Pour un Dale Carnegie ou un John Rockefeller arrivés au comble de la puissance et de la fortune, alors qu'ils sont partis de rien ou presque, combien de pauvres demeurés pauvres. Aux États-Unis, on désigne d'ailleurs cette période sous le terme d'époque des "robber barons", des barons pillards, pour symboliser que l'Amérique mythique n'a que peu de rapports avec l'Amérique réelle. En Europe également, on peut citer quelques réussites exceptionnelles. Un des maîtres nationaux des textiles en France, Josué Chabert, commence sa carrière comme ouvrier de filature en Ardèche. Arndt Krupp est forgeron de village. Siemens naît dans une famille rurale de dix enfants. Mais quoiqu'on en pense, ces cas de figure demeurent des exceptions. Le bourgeois conquérant du XIX^{ème} siècle est surtout celui qui dispose d'un héritage intellectuel ou de savoir-faire, plus encore que d'un héritage financier.

Cela signifie notamment que beaucoup de représentants de cette bourgeoisie industrialisante du début du

XIX^{ème} siècle sont issus des bourgeoisies d'Ancien Régime. Nous avons cité, dans le chapitre précédent, les dynasties bourgeoises des villes manufacturières d'avant la Révolution industrielle. Les Colbert avant Colbert, ont fait l'objet d'une belle étude. Les Agache sont issus d'une bourgeoisie agraire du Nord ; les Leblon d'Armentières sont issus d'une vieille famille de marchands de drap. En d'autres termes, les marchands-fabricants de la proto-industrialisation sont les mieux placés pour profiter d'opportunités qui sont au cœur du processus d'industrialisation. Cette réalité n'est pas vraie simplement pour la France. Les statistiques établies par François Caron montrent que dans le Pays de Galles plus de la moitié des entrepreneurs connus en 1806 sont issus du milieu des marchands. Cette approche semble donner quelque poids à l'analyse marxiste qui fait du capital industriel le descendant du capital commercial. Où les choses sont moins simples, c'est dans le fait que l'ensemble du capital marchand n'a pas donné le capital industriel. En France, Louis Bergeron a insisté sur l'importance du développement du système éducatif comme pourvoyeur de talents, aptes à se glisser rapidement dans le cadre de la bourgeoisie du XIX^{ème} siècle. L'École polytechnique joue un rôle de poids. Plus de 400 de ces brillantes recrues sont entrées dans le secteur privé à la date de 1830. Elles sont parfois à l'origine de réussites spectaculaires, dont la plus célèbre est sans conteste celle de Georges Dufaüd, étudiée par Guy Thuillier (Georges Dufaüd et les débuts du grand capitalisme en Nivernais). Polytechnicien, Dufaüd lance, en 1824, le centre sidérurgique de Fourchambault. D'autres cas de réussite pourraient être signalés, venus d'autres écoles (les Arts et Métiers, Ecole Centrale), qui préfigurent la naissance d'une technocratie de plus en plus mélangée à une bourgeoisie traditionnelle.

L'unité des classes bourgeoises se fait aussi sur un certain nombre de valeurs sociales. Souci des valeurs hiérarchiques et de la respectabilité tout d'abord. A une époque où les différences sociales sont encore identifiables de visu, le bourgeois est attaché à sa respectabilité, à sa redingote et à son haut de forme qui tranchent sur la blouse et la casquette ouvrière. Ordre, travail et épargne sont également des valeurs unitaires. Du moins dans le discours de la première génération de la bourgeoisie industrialisante. Ces vertus de travail et d'épargne se perdent ensuite chez les générations ultérieures.

La femme bourgeoise est, avant toute chose, une maîtresse de maison qui gère correctement son intérieur et sa domesticité. Seules à disposer de loisirs, les classes bourgeoises singent le mode de vie aristocratique qui demeure leur point de référence. Venues d'Angleterre, certaines modes se répandent. "Ils sont les maîtres du monde - affirmait Rimbaud à propos des Anglais - le sport et le confort voyagent avec eux." Goût du sport et fréquentation de stations balnéaires se répandent. Dans la foulée du duc de Morny, il n'est pas un bourgeois qui ne veuille se montrer à Deauville.

Volontiers pudibond dans ses propos, le bourgeois trouve scandaleux les écrits de Baudelaire, condamné pour immoralité en 1857, comme ceux d'Émile Zola, à la fin du siècle. Par ailleurs, il ne déteste pas, avec quelques amis et sans son épouse, s'encanailler dans quelque "beuglant" ou entretenir une danseuse. Dans la sphère de la vie privée, comme l'ont montré Philippe Ariès et Georges Duby (Histoire de la vie privée, tome IV), tout est possible à la condition que les apparences de la respectabilité soient préservées. Un modèle littéraire trouve même naissance dans la "comédie bourgeoise" triangulaire, mari-épouse-maîtresse.

Le bourgeois est très fier de sa réussite. Il pense que chacun peut en faire autant s'il travaille. **D'où son mépris profond pour la classe ouvrière qui, selon lui, ne fait rien pour se sortir de sa condition.** Ce mépris va plus loin encore, jusqu'à la condamnation morale. Il considère le pauvre comme porteur d'une tare physique. Certains néo-malthusiens britanniques iront très loin dans ce domaine, proposant par exemple, la stérilisation des pauvres.

b) "La diversité des bourgeoisies"

Pourtant, il est possible de distinguer des générations bourgeoises. Il y a celle des pères fondateurs. La Révolution industrielle connaît effectivement une certaine ouverture sociale et certains peuvent percer à force de travail et d'économie. La réussite suppose la durée de l'entreprise et donc la constitution de dynasties industrielles. Cette première génération, quoique déjà fort riche, n'est pas encore dispendieuse. Le capital reste, d'ailleurs, en majorité familial. Les héritiers constituent la deuxième et la troisième génération. Leurs comportements sont assez différents de la première génération. La classe se ferme sur elle-même, reproduisant en cela les attitudes de l'aristocratie de la fin de l'Ancien Régime, preuve que la bourgeoisie n'est plus une classe dynamique. On assiste alors à la constitution d'un véritable "milieu patronal" qui met en oeuvre ce que Louis Bergeron a appelé des véritables **stratégies familiales**. Alliances matrimoniales, fréquentation des mêmes lieux, des mêmes réseaux relationnels constituent les clés de ces stratégies. L'endogamie est de plus en plus forte dans ces milieux bourgeois.

Les rapprochements se font également sentir dans les structures économiques. A partir des années 1840, en France, comme en Angleterre ou en Allemagne, les intérêts industriels se regroupent. A la fin du Second Empire, il y a plus de 70 syndicats patronaux de branche, au rang desquels on trouve le fameux "Comité des forges" qui exerce sur le pouvoir impérial un rôle notable.

La deuxième génération adopte enfin une véritable culture de l'argent qui parfois devient purement et simplement un culte. C'est le temps des dépenses somptuaires, parfois aussi le temps des fondations culturelles. Les grandes universités américaines sont ainsi patronnées par quelques millionnaires en dollars. La fondation

Carnegie en est un des meilleurs exemples. En Europe, les riches bourgeois préfèrent longtemps les dons individuels, vieille réminiscence de la charité médiévale, avant d'envisager quelques actions sociales envers leurs ouvriers. Le philanthropisme patronal de la fin du XIX^{ème} siècle consiste à loger des familles ouvrières soigneusement triées sur le volet, dans des cités proches de l'usine voire même intégrées au périmètre de l'usine comme c'est le cas à la verrerie Charbonneau de Reims. Dans tous les cas de figure, cette timide prise en compte des maux de la classe ouvrière se fait en contrepartie de l'acceptation, complète et sans discussion possible, des façons de voir et de penser bourgeoises. On comprendra peut-être mieux alors certains réflexes de révolte de la part de ceux qui sont incontestablement les perdants de la Révolution industrielle : les ouvriers.

LA CLASSE OUVRIÈRE

Le premier schéma explicatif concernant l'origine de la classe ouvrière fut celui proposé par Karl Marx. On en sait les grandes lignes. Les "cottagers" paupérisés quittent massivement les campagnes où ils ne peuvent plus subsister et viennent s'installer dans les villes, au début du processus d'industrialisation. Ils se trouvent alors dans une situation de concurrence pour l'emploi, qui va permettre au patronat industriel de faire pression sur les salaires. La "loi d'airain" appliquée aux salariés industriels constitue une des pierres de touche de l'analyse marxiste. Elle aboutit à l'image d'une armée de réserve du capital. Que peut-on penser de cette approche avec plus d'un siècle de recul ?

Cette image correspond assez bien à la société que Marx a eu sous les yeux. C'est-à-dire à la société anglaise. Par le fait de progrès précoces dans l'agriculture, par un mouvement assez vigoureux d'encadrement (les "enclosures"), par le fait d'un exode rural précoce, il existe bel et bien dans les grandes métropoles industrielles anglaises une masse de manoeuvres disponible pour le travail industriel. Compte-tenu de la relativement faible spécialisation de cette main-d'oeuvre, nous avons vu comment les entrepreneurs sont pratiquement contraints de mécaniser. Il existe un autre argument qui vient donner raison à Karl Marx dans le cas de l'Angleterre. Ce pays est, en effet, bordé sur ses périphéries de zones économiquement déprimées qui vont lui servir de bassins d'emploi à bon marché. Galles, Ecosse et Irlande fonctionnent comme des pourvoyeuses de déracinés - culturellement et économiquement - qui vont grossir les rangs des demandeurs de travail industriel et accroître la concurrence entre ouvriers.

Concernant le continent, l'analyse marxiste doit être largement remise en cause. D'abord et avant tout, l'exode rural en Europe continentale est loin d'avoir les mêmes caractères qu'en Angleterre. Il est moins précoce et nettement moins massif. L'exode rural commence, en France par exemple, seulement dans les années 1880, à une date où le processus d'industrialisation est déjà largement entamé. Mais c'est surtout après la Première Guerre mondiale, et plus encore après la Seconde, que les campagnes françaises se vident. Il n'y a donc pas concomitance entre l'arrivée à la ville d'une armée de réserve du capital et l'industrialisation.

Les premiers mouvements spontanés de révolte des ouvriers ne sont-ils pas dirigés contre les machines ? Les bris de machines qui existent dans les années 1820-1825, sont bien la preuve que les ouvriers ressentent très mal le fait qu'une machine puisse les remplacer ou, à tout le moins, que la machine ne les réduise à l'état d'exécutant. Ce n'est pas un hasard, non plus, si c'est lorsqu'arrivent les premières possibilités de mécanisation du travail de la soie, que les ouvriers soyeux de Lyon, les canuts, se soulèvent. L'armée doit alors, en 1831, reconquérir la ville, le fusil à la main. D'anciens paysans n'auraient pu avoir ces réactions de fierté et de revendication d'une culture ouvrière.

Même si les origines de la classe ouvrière ne sont pas simples, il existe, par delà les divergences qui traversent cette classe, une unité, un ciment, qui est leur précarité d'existence.

Certes les écarts de salaires sont très importants. entre un "skilled worker" et un "unskilled worker" anglais, les salaires quotidiens peuvent varier du simple au double. Il faudrait, en outre, tenir compte de niveaux de qualification différents, mais aussi du secteur d'emploi, pour connaître les conditions réelles d'existence de ces ouvriers. Ceux de la grande industrie n'ont pas les mêmes comportements, les mêmes réactions que ceux des ateliers urbains. En France, à ces différences, vient s'ajouter une dichotomie entre Paris et la province. Les salaires parisiens sont pratiquement deux fois plus élevés que les salaires provinciaux. Cela tient à une demande plus forte dans la capitale, mais surtout au fait que Paris est encore - et la Commune allait le prouver - un lieu d'implantation de l'atelier plus que de l'usine, un lieu d'une spécialisation plus grande.

Pourtant les éléments de solidarité l'emportent sur les éléments de divergence. L'incroyable dureté des règlements qui sévissent dans les ateliers et dans les usines sont un premier point d'unification. Les moments de liberté de l'ouvrier se rétrécissent : limitation des arrêts-repas, suppression des pauses, obligation de nettoyer les métiers en marche, avec les dangers que cela représente. Autant de points concrets qui participent de ce que Michelle Perrot a nommé, fort justement, le "dressage industriel". L'arsenal réglementaire des usines est là pour briser une main-d'oeuvre rétive, habituée, jusqu'alors, à contrôler son rythme, son processus de travail. Les amendes pleuvent, qui viennent réduire un salaire déjà juste suffisant pour survivre. Amende si l'on se parle d'une machine à l'autre, si l'on quitte son poste de travail sans autorisation. La fin du XIX^{ème} siècle voit même un renforcement de la

discipline et de la hiérarchie, dont le symbole est l'apparition de blouses de couleurs différentes pour les contremaîtres.

La pression sur les salaires explique aussi, largement, le recours à des mains-d'œuvre périphériques mais non subsidiaires. Femmes et enfants sont fréquemment mis à contribution dans le cours de la Révolution industrielle.

La raison en est simple et l'on peut appliquer l'équation suivante : 1 homme =

2 femmes = 4 enfants Les salaires suivent, en effet, à peu près ces proportions. En 1844, la main-d'œuvre féminine représente 70 % de la main-d'œuvre totale des industries de la laine, de la soie et du lin en Grande-Bretagne. En 1867, à la suite d'une enquête du "Comité des Houillères", on apprend que la main-d'œuvre enfantine s'élève à 15 clo de la main-d'œuvre totale dans le Nord-Pas de Calais.

Les conséquences sont facilement imaginables sur des organismes fragilisés par la misère : carences vitaminiques qui entraînent des malformations ou le rachitisme, maladies pulmonaires dues à l'atmosphère humide et chaude des ateliers où fonctionnent de nombreuses machines à vapeur.

Enfin, une espérance de vie réduite de plus de quinze ans par rapport aux catégories aisées de la population. Au début du XIX^{ème} siècle l'espérance de vie ouvrière est de l'ordre de moins de quarante années.

On sait cette situation à l'époque ; études et enquêtes se multiplient. Friedrich Engels, livre une *Situation des classes laborieuses en Angleterre, en 1845. Mais Surtout Le Play évoque en 1855 Les ouvriers européens, et le docteur Villermé décrit, en 1840, L'état physique et moral (les ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine, de soie. Les avis viennent de milieux sociologiques et politiques différents. La convergence est pourtant remarquable. Visitant les courées ouvrières de Lille ou de Reims, Villermé note partout la même misère, le même entassement dans des lieux sordides loués fort chers, caves ou greniers. L'hygiène est inexistante, la promiscuité affolante. Les salaires sont tels, avant 1845. que même pour un ouvrier qualifié, ils permettent, au mieux, la satisfaction des besoins de base nourriture, logement, vêtement. Et encore, à la condition que l'homme et la femme travaillent et soient employés continuellement. Or l'immense majorité des ouvriers sont des journaliers embauchables et débauchables à merci. Cela signifie que la moindre anicroche tourne rapidement à la catastrophe. Une grippe qui empêche de travailler quinze jours, un bras cassé qui se remet mal, et c'est la misère la plus complète. Les horaires quotidiens sont, d'autre part, extraordinairement élevés, surtout au début de la Révolution industrielle. Il est possible de tableer sur 12 à 14 heures de travail effectif dans les années 1840. Ce qui, compte-tenu des pauses de plus en plus courtes certes, donne une journée totale de quatorze à seize heures. Ajoutez à cela les temps de déplacement et imaginez ce qui reste à l'ouvrier pour se reposer et avoir une vie de famille. Cette dernière est réduite au strict minimum, pour la bonne et simple raison que l'homme et la femme n'ont fréquemment pas les mêmes horaires.

Les bourgeois disent des ouvriers qu'ils sont alcooliques et dépravés. Il est vrai que Villermé note un fréquent recours à la prostitution et à la consommation d'alcools forts. N'est-il pas possible, pourtant, de lire ces pratiques comme étant des réponses au dressage industriel dont parle Michelle Perrot. L'alcool, c'est l'oubli de la dureté quotidienne, au même titre que la "Saint lundi", procédé d'absentéisme spontané pour contrebalancer les rythmes effrayants de travail.

Travail à faire:

Sur la bourgeoisie:

Comment définir la bourgeoisie ?

Comment peut-on expliquer l'évolution de cette classe au 19^{ème} siècle ? Pourquoi est-elle devenue une "classe de loisirs" ?

Sur la classe ouvrière:

Au total, comment peut-on caractériser le niveau et le mode de vie des ouvriers au 19^{ème} siècle ?
